

TRACER, EFFACER, TRAVERSER DES FRONTIÈRES EN THÉOLOGIE

Călin SĂPLĂCAN¹ 

ABSTRACT: *Tracing, erasing, crossing Borders in Theology.* What is the use of the border in theology? To answer this question, we will first make an etymology of the word border in ancient languages (Greek and Latin) and modern (Romanian). Then we will explore, through some biblical narratives, the fact of tracing, erasing and crossing boundaries in theology.

Keywords: border, gate, etymology, trace, erase, cross.

Associer frontière et théologie ne va pas de soi, car tracer, effacer ou traverser des frontières peut être une activité dangereuse. Alors, quel peut être l'intérêt de l'usage de la frontière en théologie ? Pour répondre à cette question, nous souhaitons écouter les langues anciennes et modernes (en particulier celles de Transylvanie), en saisissant leur signification et leur évolution. Après cette investigation philologique, nous explorerons, à travers quelques récits bibliques, le fait de tracer, effacer et traverser des frontières en théologie.

¹ Călin Săplăcan est maître de conférences à la Faculté de Théologie gréco-catholique, de l'Université Babeş-Bolyai de Cluj-Napoca (Roumanie). Enseignant Théologie morale. Directeur du Centre d'Etudes et de Recherches de Frontière en Théologie ; email : calin.saplacan@ubbcluj.ro



Les mots de la frontière

Tout d'abord, mettons-nous à l'école des langues anciennes pour comprendre ce qu'elles nous enseignent au sujet de la frontière. Par la suite, nous nous efforcerons de comprendre les significations de la frontière en roumain, qui se sont enrichies au contact d'autres langues. Nous pourrons, alors, en dernier lieu, nous référer à la Bible pour en tirer des enseignements sur la frontière.

En grec ancien, plusieurs mots portent en eux l'idée de frontière. Avec Isabelle Boehm² convenons de recenser les plus importants. Le mot ὄρος (*horos*) renvoie d'abord à quelque chose de très concret, à une borne, c'est-à-dire une pierre qui sépare deux propriétés. Le vocable *horos* peut renvoyer dans certains cas à une frontière naturelle (rivière, montagne, lac, mer, etc.) qui partage deux Etats, ou pour indiquer la limite. D'autres termes liés à la frontière se trouvent utilisés, tels que : πέρας (*peras*), qui signifie « les extrémités, les confins, les bords », comme le fond le plus profond d'un pays ; τέρμα (*terma*), qui désigne une limite définie ; et ἔσχατος (*eschatos*), qui se traduit par « l'extrémité ultime ».

Dans la langue latine, il existe également des mots utilisés pour décrire la frontière. Pour Paul-Victor Desarbres³, le mot *finis* est le plus représentatif pour désigner la frontière, en reprenant le cadre intellectuel grec. Le lexème *finis*, tout comme le terme grec *horos*, désigne la limite d'un champ, d'un territoire ou d'une borne. Par extension, ce mot peut désigner le but ou la fin. Deux autres termes sont liés à la frontière : *terminus*, qui possède un équivalent grec, *terma*, et *limes*, qui signifie « délimiter » et « fixer » (une route avec des forteresses).

La langue roumaine, qui se trouve au carrefour des traditions latine, slave, hongroise, etc., possède un vocabulaire impressionnant pour désigner les mots de la frontière. *Frontieră*, *graniță*, *hotar* sont les plus connus. Le mot *frontieră* hérité de la langue française (frontière) tire sa signification du *front* qui indique la

² I. Boehm, Pur concept, élément naturel ou réalité édifiée de main d'homme ? À propos du vocabulaire de la frontière en grec ancien, *Cahiers des études anciennes* LII, 2015, 19-45.

³ P.-V. Desarbres, Dire les frontières : à l'école des langues européennes et bibliques, *Communio* 266, 2019, 16-26.

partie haute du visage (qui a donné *frunte* en roumain). Métaphoriquement, dans un contexte de guerre, *front* signifiait le lieu devant où se donnaient les luttes, où les armées s'affrontent (*se înfruntă* en roumain). La frontière devient peu à peu comprise comme limite qui sépare deux États, mais aussi limitrophe. Le mot roumain *graniță* hérité du vieux polonais *granita*, *granca* (et qu'on trouve aussi en allemand sous la forme de *grenze*) désigne une limite entre deux États, une délimitation, une limite territoriale (plus ou moins fixe selon les cultures). Le mot *hotar*, hérité du hongrois, peut signifier aussi bien une borne (*piatră de hotar*) qu'un territoire, une limite, une marge. C'est intéressant de remarquer avec Paul-Victor Desarbres que le mot *hotar* a donné des dérivés comme *a hotărî* (*meghatároz* en hongrois) qui veut dire décider, établir une date, un terme ou établir un territoire (*a pune hotar*). La langue roumaine a hérité du latin *decidere*, des mots comme *a decide*, *decizie* (c'est-à-dire décider, respectivement, décision).

La *Septante* et la *Vulgate* reprennent les significations grecque (*horos*, *terma*, *escatos*) et latine (*finis*, *terminus*, *limes*) du mot frontière, auxquelles s'ajoutent des significations spirituelles, métaphysiques, morales.

Après cette exploration concernant les significations du mot frontière à travers des différentes cultures et langues, avec une insistance sur le grec, le latin et le roumain, nous pouvons donner quelques caractéristiques de la frontière. Le vocable frontière a subi une évolution qui s'oriente dans le sens d'un passage du terme au concept. Sa signification ne s'arrête pas seulement aux aspects géographiques, mais aussi aux dimensions spirituelles, morales et métaphysiques. La frontière implique au moins deux parties. Elle se pose comme un « entre-deux » (au moins). Elle circonscrit un espace : un intérieur et un extérieur, une limite par rapport à quelque chose d'autre. Ceci implique des tractations, des discussions, parfois des confrontations qui peuvent être parfois violentes. La frontière joue entre la guerre et la paix, comme l'indique clairement le titre de la thèse de Laurent Chevalier⁴. Il existe une différence entre murs et frontières : alors que les uns enferment, emprisonnent, contraignent, les autres, au contraire, régulent le passage.

⁴ L. Chevalier, *La frontière entre guerre et paix. Du signe au sexe, le théâtre sacrificiel de l'homme*, Paris 2003.

Passer du terme au concept de frontière, revient à passer d'une signification contrainte par sa définition à des significations élargies : la frontière entre bien et mal, entre vie et mort, entre identité et altérité, entre intérieur et extérieur, etc.

Tracer des frontières

Tracer des frontières, constitue une entreprise dangereuse. Il s'agit là d'une question de vie et de mort. Selon la Bible, tracer des frontières se révèle le privilège de Dieu. En effet, le livre de la Genèse nous dit que Dieu met fin au *tohu-bohu* (au chaos) en séparant : la lumière et les ténèbres (Gn 1,2-6) ; les eaux inférieures avec les eaux supérieures avec un firmament (Gn 1, 6-7) ; il crée l'homme et la femme (Gn 2). Dieu crée en traçant des frontières, il sépare et ainsi met de la différence, des limites à ne pas franchir. Le risque d'affranchir ou d'effacer ces frontières, ces limites, c'est celui du retour au chaos, le retour à l'état d'avant d'indifférenciation. La création, c'est le premier acte de salut, le salut compris comme cette promesse de partager la vie de Dieu.

Mais pas tout le monde ne perçoit pas positivement la création de Dieu. Dans *Éloge des frontières*, Régis Debray voit la création biblique bien différemment. « Pour extraire un cosmos de la soupe primitive, d'un coup de foudre ou de bistouri, le bon Dieu disjoint le conjoint – en vrai petit diable (le diviseur, en grec). (...) Puis (Gn II), en maniaque de l'écart productif, Elohim y revient : il crée Ève en découpant un côté du corps d'Adam. Comme Zeus coupe l'androgynie primitif en deux, pour faire un homme et une femme. »⁵

Une telle formulation heurtera certainement une lecture confessante de ce texte. Pourtant, à l'occasion d'un entretien radiophonique, l'auteur rappellera que « la frontière est une limite hospitalière garante de la diversité du monde. La frontière, ça invite à un partage, ça n'invite pas à une exclusion. (...) La frontière est une porte, mais avec les portes on peut accueillir les autres (...). »⁶ On ne peut que partager ces derniers propos. Toutefois, comment interpréter

⁵ R. Debray, *Éloge des frontières*, Paris 2013, 26.

⁶ Débat France Inter, 30 avril 2012, (20.11.2024) <https://www.youtube.com/watch?v=ZNRnuHLJqBY>

cette détermination à fermer les frontières envers la théologie, comme le montre l'exemple de l'auteur précité ? Où se trouve le partage, où est l'accueil dont il parle ?

Cet exemple illustre l'importance de réfléchir aux frontières pour distinguer, éclaircir les domaines de recherche, les concepts et les critères de vérité. Régis, selon nous, fait un mélange déroutant. Dieu ressemble, dans ses propos, à un démiurge qui sépare en usant de la violence (« coup de foudre », « bistouri »). Il s'agit là d'une manière d'appréhender un Être tout-puissant, en oubliant que celui-ci se révèle par amour sur la croix. Plus encore, en faisant appel à la « soupe primitive » (allusion scientifique de l'origine de la vie sur Terre), il ne rend pas compte de ce que les chrétiens comprennent par la Création. La distinction conceptuelle entre *commencement* et *origine*⁷, qui relève des domaines différents, théologie et science, s'impose. De même, une étude comparative entre le mythe de l'androgynie et le texte biblique de la création de l'homme semble nécessaire. Nous renvoyons ici à la thèse de Xavier Lacroix, *Le corps de chair*⁸, où l'auteur effectue une étude comparative entre le mythe « des androgynes » et le texte biblique de la création Gn2. Ainsi, la création est le résultat d'une punition dans le texte grec, alors qu'elle est bonne dans le texte biblique. La femme et l'homme sont la moitié d'un dans le mythe des androgynes et sujets à part entière en Genèse. Si l'androgynie est sexué (masculin et féminin) avant la séparation, dans le texte biblique, Adam n'est ni *ἀνδρεῖος* (andreios) ni *γυνή* (gyne). Après la séparation de l'androgynie, l'homme et la femme sont retournés l'un vers l'autre comme punition, dans le texte biblique, ils sont des vis-à-vis. Le rapport désir/unité est différent dans le texte grec, car il se présente comme une nostalgie du passé, alors qu'en Genèse il est présenté comme nouveauté du futur ; dans le mythe des androgynes l'unité et la dualité s'opposent, alors qu'en Genèse elles s'appellent mutuellement : « La différence sexuelle se révèle le lieu de l'une et de l'autre. »⁹

⁷ J.-M. Maldamé, *Le péché originel. Foi chrétienne, mythe et métaphysique*, Paris 2008, 211-216.

⁸ X. Lacroix, *Le corps de chair. Les dimensions éthique, esthétique et spirituelle de l'amour*, Paris 1992, 287-292.

⁹ Lacroix, *Le corps de chair* 292.

Daniel Collange met en évidence ce double visage de la frontière entre l'homme et la femme : « La création d'Ève qui pour lui est « créée en face », en « opposition » à Adam, pourrait-on dire, est à la fois son complément et sa limite. C'est pourquoi la création d'Ève implique blessure et perte pour Adam ; il y perd une côte, mais y gagne un côté (« côte/côté », le jeu de mots vaut pour l'hébreu – tsèla – comme pour le français). Adam perd avec la création d'Ève son caractère illimité d'ectoplasme sans forme et malheureux, mais gagne un côté, un contour et une identité. Celle-ci toutefois est faite de vis-à-vis et de limitations, de face-à-face « contre » (kenegdo). De la sorte le bien et le mal se trouvent fondamentalement compris soit comme accueil et respect d'autrui dans son altérité limitative, soit comme rejet ou atteinte portée à son intégrité. »¹⁰ Tracer des frontières nous fait penser à l'enjeu de cet entre-deux : unité ou séparation, communion ou violence, bien ou mal, paix ou guerre, identité et altérité, etc. Ne conviendrait-il mieux d'effacer les frontières ?

Effacer les frontières

Que serait un monde sans frontières ? Une configuration relationnelle où n'existerait pas de séparation entre le moi et l'autre. Le récit biblique La Tour de Babel (Gn 11, 1-9) peut servir d'exemple¹¹. Il raconte le projet des hommes - qui parlent la même langue et qui décident de construire une ville et une tour immense pour atteindre les cieux, pour se faire une renommée (v. 1-4) - et l'intervention divine concernant ce projet humain (v. 5-9).

Initialement, nous dit François Nault¹², en faisant appel aux recherches menées par André Neher¹³, les hommes vivent dans une unité parfaite, sans distinction ni séparation : une « situation d'unité et d'unanimité », « d'harmonie

¹⁰ J.-Fr. Collange, L'arbre du bien et du mal : le couple et l'éthique théologique aujourd'hui (Genèse 2, 15-23), in S. Biancu/ A. Bondolfi, *Quelle identité de l'éthique théologique aujourd'hui ?* RETM 291 HS, 2016, 189-193.

¹¹ Je reprends l'analyse faite en C. Săplăcan, *Une éthique du regard*, Cluj-Napoca 2015, 64-65.

¹² F. Nault, Un Dieu érotique, *Études Théologiques et Religieuses* 77/3, 2002.

¹³ A. Neher, *L'exil de la parole. Du silence biblique au silence d'Auschwitz*, Paris 1970, 111-112 ; A. Neher, *De l'hébreu au français*, Paris 1969, 49.

totale ». ¹⁴ Ils partagent une même langue et une même histoire, formant ainsi un bloc homogène : « La terre entière se servait de la même langue et de mêmes mots » (Gn11,1). Dans ce texte, *sapha* qualifie la langue et *dabar* les mots. ¹⁵ En traduisant les mots *sapha* par bord, limite, frontière, et *dabar* par histoire, Neher effectue une traduction inédite : « Toute la terre avait une seule frontière et une seule histoire. » ¹⁶ Nault interprète cette absence de différenciation comme une situation problématique, car elle élimine tout espace pour l'altérité : d'abord, parce qu'il manque cet *entre-deux* (la frontière entre les hommes manque ; parce que la présence féminine, gage d'altérité face à l'homme, manque dans ce récit), ensuite, parce qu'il manque la relation à l'autre.

Le projet de construction de la tour de Babel symbolise la quête d'unité absolue de l'homme qui se suffit à lui-même et aspire à atteindre le divin. Ainsi, celui-ci refuse de se recevoir de l'Autre (ils veulent se faire un nom, en refusant de recevoir leur nom d'un autre). Il essaie de prendre la place de Dieu, par l'abolition de l'espace entre soi et l'Autre. Comme le remarque le théologien canadien, il s'agit là d'un travail d'indifférenciation, de confusion, de fusion. C'est le risque d'effacer les frontières. Cependant, cette ambition démesurée se trouve vouée à l'échec. Dieu agit comme principe d'altérité. ¹⁷

L'intervention divine, en dispersant les hommes et en multipliant les langues, réintroduit la différence et l'altérité au cœur de l'expérience humaine. Dieu « injecte » de l'altérité. Cela se fait par l'invocation des fils d'Adam (fils d'homme), faite par Dieu au verset 5, qui rappelle aux hommes qu'ils ne peuvent pas être leur propre père et qu'ils se reçoivent des autres. Les versets 5 et 7 du récit rapportent que Dieu descend vers les hommes. Donc, la distance entre les hommes et Dieu n'a pas été abolie et le projet de prendre la place de Dieu, par la construction de la tour, a échoué. Un autre travail de l'altérité se manifeste dans l'action de Dieu pour disperser les hommes et de multiplier les langues. Dieu met fin à l'indifférenciation, car son action réintroduit la différence et l'altérité au cœur de l'expérience humaine. En définitive, loin de

¹⁴ Nault, *Un Dieu érotique* 392.

¹⁵ Nault, *Un Dieu érotique* 392.

¹⁶ Neher, *L'exil de la parole* 111-112 cité par F. Nault, *Un Dieu érotique* 392.

¹⁷ La féminité est comprise ici dans des termes lévinassiens.

constituer une punition, l'action de Dieu peut être appréhendée comme bénédiction pour les hommes. Par son action, Dieu permet aux hommes de ne pas rester dans la logique destructive du même. Dieu n'est pas vengeur, il est présenté dans ce récit comme principe de féminité, de mystère et d'altérité. Par son action, il permet aux hommes de vivre le manque et le désir, conditions nécessaires à la création et à la vie.

Effacer des frontières, engendre un retour au même, à l'Un, à une totalité. Autrement dit, cela revient à réduire le monde à mon monde¹⁸. « Sans frontière, il ne peut plus rien traverser, ni franchir, ni même d'ailleurs effacer. »¹⁹ Il devient impossible de nier le lien entre les frontières et le pouvoir. Le plus souvent, on efface des frontières pour en tracer d'autres. Celles-ci demeurent une invitation à l'un et l'autre, à la reconnaissance et au partage. Pour cela il convient de les traverser.

Traverser les frontières

Les frontières se révèlent nécessaires pour l'existence humaine. Étymologiquement, nous dit André Gounelle, le mot « exister » est composé de « sistere » qui veut dire *se tenir*, et « ex » c'est-à-dire *hors*. L'auteur nous dit qu' « on n'existe que si on sait s'exposer, dépasser ses frontières pour aller à l'extérieur, faire de son lieu une base de départ et d'exploration vers un ailleurs. »²⁰

Pour André Gounelle, les frontières donnent forme à notre existence, en définissant un espace pour celle-ci, ce qui permet de définir des espaces de vie, des compétences et des responsabilités. Elles nous procurent un sentiment de sécurité, un « être chez soi ». Pour exister, il faut trouver un équilibre entre cette délimitation, qui est d'habiter un espace, « être chez soi », et le dépassement des frontières. Traverser les frontières demande de dépasser ses limites (la sécurité des territoires familiers), pour marcher, d'explorer et

¹⁸ J.-D. Causse, La politique des frontières, *Revue d'éthique et de théologie morale* 296, 2017, 11.

¹⁹ Causse, La politique des frontières, 11.

²⁰ A. Gounelle, La frontière. Variations sur un thème de Paul Tillich, *Etudes théologiques et religieuses* 67, 1992, 396-397.

s'exposer au-delà d'elles. Mais traverser les frontières peut prendre la forme d'une entreprise risquée. Que se passe-t-il si l'on se trouve envahi par l'autre ? Traverser les frontières peut mener de la part de l'autre à des attitudes de méfiance, de rejet, de mépris ou même de violence. C'est pourquoi, il faut présenter ses bonnes intentions. Pensons au dialogue interconfessionnel (gréco-catholiques, orthodoxes, protestants), au dialogue interdisciplinaire (théologie et science, par exemple), ou au problème migratoire, etc. Pour cela, construire des ponts afin d'élaborer un véritable dialogue se révèle essentiel. Un dialogue qui honore les différences plutôt que l'uniformité. Ainsi, les frontières, loin de se réduire à des formes problématiques d'enfermements, constitue des opportunités d'échange et de croissance ouvrant vers un « au-delà » qui enrichit notre existence, même face à la mort pour les croyants. Le christianisme met l'accent sur la frontière entre le péché et la grâce, entre la mort et la vie éternelle, Jésus Christ présenté comme médiateur entre nous et Dieu : « Je suis la porte » Jn 10,9, passage obligé vers le règne de Dieu.

Le texte d'Andrei Pleșu traite de la symbolique des portes dans le Nouveau Testament, soulignant leur double nature : elles peuvent être à la fois un moyen de séparation et d'unification, d'ouverture et de fermeture. Les passages bibliques évoquent cette ambivalence où la porte peut représenter une interdiction ou une invitation. Les récits de Jésus évoquent des portes qui s'ouvrent et se ferment. Par exemple, il est dit : « Frappez, on vous ouvrira » (Mt 7,7) et « on ferma la porte » (Mt 25, 10). Ces passages mettent en évidence l'importance d'un engagement intérieur pour accéder à la foi et à la communion divine (« les portes de la foi » en Ac 14,27).

Le texte de l'évangéliste Jean évoque aussi que la vraie porte n'est pas un simple passage, mais une personne, Jésus lui-même, qui se présente comme l'accès par lequel on accède au salut. Cela implique que l'entrée dans le royaume de Dieu nécessite un effort intérieur, un abandon de soi, une transformation personnelle. Enfin, le texte conclut que l'accès aux réalités spirituelles demande un dévouement à quitter les préoccupations égocentriques et à rejoindre une dimension plus vaste, celle de la communion avec mon frère et le divin. L'idée principale est que la relation avec Dieu implique une dynamique d'ouverture de soi, tout en étant guidée par une exigence intérieure pour surmonter les obstacles à l'entrée.

Conclusions

Comment répondre à notre question initiale concernant l'usage de la frontière en théologie ? Tout d'abord, la celle-ci constitue un concept de l'origine, complexe et multiforme. L'on peut comprendre ce vocable aussi bien comme terme (en traitant classiquement des aspects géographiques ou géopolitiques), que comme concept (qui élargit sa signification dans des domaines bien différents) ou comme paradigme (par exemple, la Création, l'Alliance et l'Eschatologie). La théologie ne peut que s'enrichir avec la notion de frontière, car le bonheur comme les problèmes naissent souvent cette délimitation. La frontière met en évidence les relations, le rapport entre les parties, les limites, les ponts de dialogue. Elle apparaît aussi, comme une méthode pour explorer et comprendre le monde, l'homme et l'histoire. Comme nous l'avons souligné, tout au long de notre contribution, le lien entre frontière et pouvoir n'est pas nié. C'est pourquoi tracer, effacer ou traverser des frontières ne se révèle pas neutre. D'ailleurs, nous avons mis en relief, ici, la fécondité et les limites de cette réalité.

Tracer des frontières conduit nécessairement à marquer les différences, celles-ci pouvant se décliner aussi du côté des différends ou de l'indifférence. Les différends que nous avons évoqués dans le dialogue avec Régis Debray sont dus pour une part au mélange des langages : théologique et scientifique. D'autre part, ils sont dus au conflit d'interprétations concernant le mythe « des androgynes » et celui de la création. Régis Debray a raison de dire : « *Le mur interdit le passage ; la frontière le régule.* »²¹ Cela nous permet de souligner l'importance d'une théologie analytique, qui fait défaut en France, pour défricher le terrain en distinguant les langages et en établissant des critères de vérité. Cela nous permettra d'éviter les interprétations hasardeuses et les mélanges de tout. Il faut aussi - malgré l'influence que certaines accordent à l'association du mythe « des androgynes » et celui de la création – faire la différence (tracer des frontières) entre les deux mythes. Sans cela l'on risquerait de semer la confusion et la discorde.

²¹ Debray, *Éloge des frontières* 39.

Effacer des frontières, comme les hommes ont essayé de le faire dans le récit de Babel, est une action risquée, car cela mène à l'indifférenciation, à la fusion, au chaos où l'altérité et la diversité n'ont plus de place. Les hommes se répètent, se disent les mêmes mots, ils ont la même histoire. Effacer l'altérité, en éliminant toute différence, revient à nier l'existence de l'autre, de toute extériorité. Par l'effacement de l'altérité, les mots perdent leur sens. La langue ne constitue plus un outil de communication, mais de domination. La diversité ne se révèle pas une faiblesse, mais une richesse pour notre humanité. Par la construction de la tour de Babel, le récit nous met en garde contre la volonté de toute-puissance des hommes dans leur désir de se substituer à Dieu. François Nault nous incite à réévaluer notre relation avec les frontières, en les distinguant des murs, en ne les percevant plus comme des obstacles, mais plutôt comme une occasion de dialoguer et de s'enrichir mutuellement.

Traverser les frontières comporte aussi bien des bénéfices que des risques. La frontière, à l'instar de la porte dans le Nouveau Testament, présente un paradoxe : elle unit et sépare, elle se révèle à la fois ouverte et fermée, elle stimule et entrave. Jésus se présente lui-même comme « porte des brebis » (Jn 10,7), seul chemin vers Dieu et le salut. Il se pose comme le médiateur entre nous et Dieu. En passant par sa médiation, nous avons accès au Royaume de Dieu. La porte fermée peut symboliser la séparation entre l'humanité pécheresse et Dieu. C'est pourquoi Jésus est venu ouvrir cette porte, nous réconciliant avec Dieu. La parabole des dix vierges (Matthieu 25) utilise la métaphore de la porte pour illustrer le choix que chacun doit faire entre la vie éternelle et la perdition. Passer par une porte symbolise souvent le passage d'un état à un autre, d'une vie à une autre. C'est ainsi que le baptême est souvent comparé à un passage par une porte. La porte se manifeste comme un lieu d'accueil, un endroit où l'on peut rencontrer d'autres personnes. Dans le contexte spirituel, elle représente l'opportunité de rencontrer Dieu et de faire partie de sa communauté. La porte, dans le Nouveau Testament, représente un symbole puissant qui nous invite à réfléchir sur notre relation avec Dieu, notre destinée éternelle et notre place dans la communauté des croyants.

En conclusion, tracer, effacer et traverser des frontières constituent des dynamiques fondamentales en théologie. Cela reflète la complexité de la relation entre l'humain et le divin, entre l'individu et la communauté, entre le fini

et l'infini. Ces mouvements incessants témoignent de la vitalité de la réflexion théologique et de sa capacité à s'adapter aux enjeux d'une époque en constante mutation.